LE QUOTIDIEN DE L'ART

MERCREDI

11.01.23

JAPON

Villa Kujoyama : 30 ans de résidences d'artistes

BRÉSIL

L'art vandalisé lors de l'assaut bolsonariste

FOIRES

À Singapour, 3 ans d'attente pour ART SG

ÉCOSSE

Richard Birkett à la direction de Glasgow International

DISPARITION

Gilbert Lascault, philosophe de l'art et des monstres

N° 2523 2 €

12

Les lauréats du premier prix Art Éco-Conception

Un vent de nouveauté soufflait, ce mardi soir, au Palais de Tokyo, à l'annonce des lauréats du tout premier prix Art Éco-Conception. D'une valeur de 40 000 euros (cf. *QDA* du 24 novembre dernier), cette récompense inédite, lancée par l'association Art of Change 21 (fondée par Alice Audouin), avec le soutien de la maison Ruinart, a pour but d'encourager l'éco-conception dans le domaine de l'art contemporain. Comment ? En offrant à des artistes, qui ne sont pas forcément engagés mais souhaitent réduire leur impact environnemental, un accompagnement de trois jours au contact d'ingénieurs et d'experts (cabinets Karbone Prod, Solinnen...). Cette « cuvée 2023 », sélectionnée parmi 278 candidats, se compose d'une majorité de plasticiens : Pierre Clement, qui fonde nombre de ses sculptures sur un principe de répétition ; Raphaël Fabre, qui utilise artifices, parodies, copies, pour défier notre perception du réel ; Pierre Gaignard, dont le travail documentaire questionne le rapport de l'homme à sa mémoire ; Agata Ingarden, dont la pratique touche aux sciences humaines et à la science-fiction ; Ángela Jiménez Durán, qui décrit son œuvre sculpturale comme une « histoire elliptique et fragmentée » ; Ludivine Large-Bessette, qui utilise le corps comme un outil de narration ; Vincent Mauger, dont les installations interrogent notre regard sur l'urbanisme ; Théo Mercier, qui vient d'initier un nouveau modèle éco-responsable en rendant à l'un de ses partenaires industriels le sable constitutif de son dernier projet, « Outremonde » ; Manon Pretto, qui explore les rapports d'autorité, d'oppression et de résistance à travers des formes hybrides. L'aventure compte un peintre, Thomas Lévy-Lasne, qui saisit « l'envahissement de l'intime par la technologie ». Sans oublier Louisa Marajo, qui se soucie de la prolifération des sargasses dans la mer des Antilles, et Eva Jospin, connue pour ses forêts aux matériaux, dimensions et volumes variés. Toutes deux ont remporté, en sus du reste, une analyse de cycle de vie, qui permettra de calculer l'impact environnemental de leurs prochaines créations respectives.

SARAH BELMONT

Retrouvez toutes nos offres d'abonnement sur lequotidiendelart.com/abonnement

Le Quotidien de l'Art est édité par Beaux Arts & cie, sas au capital social de 2 153 303,96 euros
9 boulevard de la Madeleine – 75001 Paris
rcs Nanterre n°435 355 896 - CPPAP 0325 W 91298 issn 2275-4407 www.lequotidiendelart.com – un site internet hébergé par Platform.sh. 131, boulevard de Sébastopol, 75002 Paris, France – tél. : 01 40 09 30 00.

Président Frédéric Jousset
Directrice générale Solenne Blanc
Directeur de la rédaction Fabrice Bousteau
Directeur général délégué et directeur de la publication Jean-Baptiste Costa de Beauregard
Éditrice adjointe Constance Bonhomme

Le Quotidien de l'Art
Rédacteur en chef Rafael Pic (rpic@lequotidiendelart.com)
Cheffe de rubrique Alison Moss (amoss@lequotidiendelart.com)

L'Hebdo du Quotidien de l'Art
Rédactrice en chef adjointe Magali Lesauvage (mlesauvage@lequotidiendelart.com)
Rédactrice Marine Vazzoler (mvazzoler@lequotidiendelart.com)

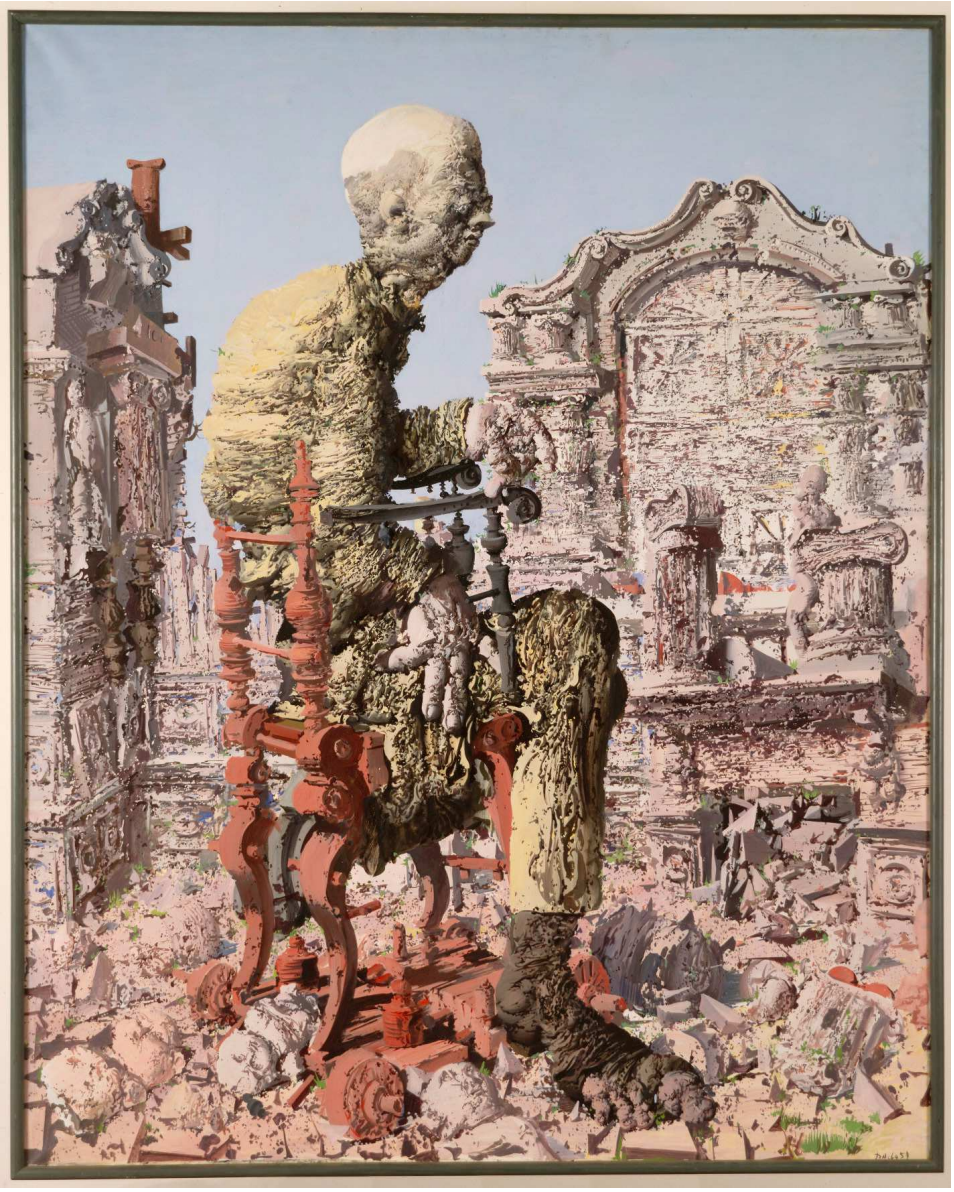
Contributeurs de ce numéro Sarah Belmont, Jordane de Faÿ, Marine Lefort, Elodie Palasse-Leroux, Jade Pillaudin, Stéphanie Pioda, François Salmeron

Directeur artistique Bernard Borel
Maquette Yvette Znaménak
Secrétaire de rédaction Mathieu Champalaune
Iconographe Lucile Thépault

Régie publicitaire advertising@lequotidiendelart.com
tél. : +33 (0)1 87 89 91 43 Dominique Thomas (directrice), Peggy Ribault (Pôle Art), Hedwige Thaler (Pôle hors captif), Juliette Jabet (Marché de l'art), Thibaut Perrault (Institutionnel)
Studio technique studio@lequotidiendelart.com

Abonnements abonnement@lequotidiendelart.com
tél. : 01 82 83 33 10

Couverture Villa Kujoyama, Kyoto. © Kenryou Gu. L'œuvre endommagée intitulée *La Justice* (1961) de l'artiste Alfredo Ceschiatti devant le Tribunal suprême fédéral du Brésil. © Photo Andressa Anholete/AFP. Gilbert Lascault au sein de l'exposition « Les chambres hantées » qui lui était consacrée en 2014 au musée Saint-Roch d'Issoudun. © Archives MHSR.
© ADAGP, Paris 2022, pour les œuvres des adhérents.



Dado, *L'Architecte,* 1959, huile sur toile, 162,5 x 130 cm. Centre Pompidou, Paris, en dépôt aux Abattoirs, musée - Frac Occitanie Toulouse.

© Photo Béatrice Hatala/Centre Pompidou, MNAM-CCI, Dist. RMN-Grand Palais/Adagp, Paris, 2022.

Dado empoisonné

Drôle d'architecte dans ce paysage chaotique, en ruine, dévasté par des bombes. Assis sur un fauteuil aux roues disparues, il est monstrueux. Est-il l'auteur de ces destructions ? Peut-être. Dado peint ici, comme dans la plupart de ses toiles depuis qu'il s'est installé à Paris en 1954, des souvenirs étouffés de la guerre dans son Monténégro natal. Cette œuvre illustre le propos du commissaire de l'exposition, Jean-Paul Ameline, au même titre que la centaine d'autres qu'il a réunies pour « L'Art migre à Paris et nulle part ailleurs ». Ces 24 artistes venus des 4 coins du monde – Europe, États-Unis, Amérique latine, Maghreb, Moyen et Extrême-Orient –, se retrouvent précisément à Paris, que ce soit parce qu'ils ont dû fuir un régime politique ou voulu se frotter à l'émulation artistique de la capitale, encore épicentre de la création en 1945. Certains vont nourrir un propos politique (Seguí, Arroyo, Télémaque), mais la plupart veulent être libres de créer (Joan Mitchell, Alicia Penalba, Iba N'Diaye, Milvia Maglione, Véra Molnár, Carlos Cruz-Diez...). Électrochoc de l'expatriation et de la découverte d'une nouvelle culture pour les uns, besoin d'élaborer un langage universel pour les autres, tout cela se traduit avant tout par une diversité des expressions plastiques. Le propos de l'exposition est aussi de mettre en valeur l'importance des artistes étrangers dans la redynamisation de l'art entre 1945 et 1972, grâce à ce cosmopolitisme, à l'hybridation des cultures, au brassage des idées, et peut-être à une plus grande liberté à bousculer l'ordre artistique établi. Histoire sociale et histoire de l'art s'entremêlent alors.

STÉPHANIE PIODA

« 1945-1972. L'art migre à Paris et nulle part ailleurs », Palais de la Porte Dorée, Paris, jusqu'au 22 janvier

palais-portedoree.fr

TÉLEX 11.01

Prévu en 2022 au Centre Panthéon-Sorbonne, le colloque « Art, Invisible et Nature : pour une écoesthétique énergétique et réparatrice » est programmé les 11 et 12 janvier à l'INHA. Scientifiques, chercheurs et artistes développeront, avec une dimension performative et participative, des interventions sur des verbes clés de la transition culturelle, tels que « renaturer, réanimaliser, ensauvager, réâmer… ».

Le musée des Offices de Florence a annoncé mardi 10 janvier augmenter ses tarifs, invoquant le renchérissement de ses factures de chauffage et d'électricité. Du 1er mars au 30 novembre, en haute saison, le billet individuel pour la Galerie des statues et des peintures passera de 20 à 25 € (AFP)

Pour sa 4e édition, la Biennale du design des arts graphiques (22 mai-21 octobre) s'associe au 30e Concours international d'affiches de Chaumont : l'appel à candidatures, dont la clôture est le 30 janvier, s'adresse aux designers graphiques ayant créé une ou plusieurs affiches, fixes ou animées, entre 2020 et 2022.

Le Grand Prix Artémisia de la bande dessinée des femmes a été attribué dimanche à Valentine Cuny-Le Callet pour *Perpendiculaire au soleil* (Delcourt), évoquant la vie dans le « couloir de la mort » d'un condamné américain.

Gilbert Lascault au sein de l'exposition « Les Chambres hantées » qui lui était consacrée en 2014 au musée Saint-Roch d'Issoudun.
© Archives MHSR.

DISPARITION

Gilbert Lascault, philosophe de l'art et des monstres

La nouvelle a été annoncée sur les réseaux sociaux par son fils : le critique d'art et écrivain Gilbert Lascault est décédé le 19 décembre, à 88 ans. Né en 1934 à Strasbourg dans une famille de quincailliers, il n'hésitait pas à comparer ses activités littéraires et son bureau, où dialoguaient masques, totems, estampes et tableaux, au métier de son père : « *Mon lieu ressemble à une quincaillerie chaotique. Les peintures, sculptures, photographies m'incitent à penser un peu, à rêver, à écrire* », confessait-il au journal *Le Monde*. Agrégé de philosophie en 1960, il découvre l'art en côtoyant le poète Henri Michaux et Jean Dubuffet, et dédie sa thèse à la figure du *Monstre dans l'art occidental*, qui sera rééditée en 2004 chez Klincksieck. Enseignant en esthétique et en philosophie de l'art à Nanterre, puis à la Sorbonne à partir des années 1990, il proposait à ses étudiants des « *séminaires d'incertitude* » loin de toute forme de dogmatisme : « *Je tente d'inventer une esthétique fictionnelle, paradoxale, contradictoire. Jamais un système ni une théorie, plutôt une approche précise des figures que les créateurs peignent ou sculptent* », expliquait-il. Auteur de neuf livres d'esthétique, dont *Figurées, défigurées* (1977), *Pour une esthétique dispersée* (1978) considéré comme son manifeste, ou *Écrits timides sur le visible* (1979), il a également édité plus d'une douzaine de fictions, participé à près de trente monographies d'artiste, et rédigé plus de deux-cents textes de catalogue. Il aura ainsi accompagné les œuvres de Jean Tinguely, Pierre Alechinsky, Henri Cueco, Pierrette Bloch, Gina Pane, Christian Boltanski, Annette Messager ou Vladimir Velickovic. On retrouvait aussi sa plume dans les pages de *Traverses*, *La Quinzaine littéraire*, *Les Temps modernes*, *artpress* ou *Beaux Arts Magazine*, tandis qu'il participa dès les années 1980 à l'émission de France Culture, *Des papous dans la tête*, qui nous rappelait son goût pour la poésie surréaliste… et l'esprit pataphysicien.

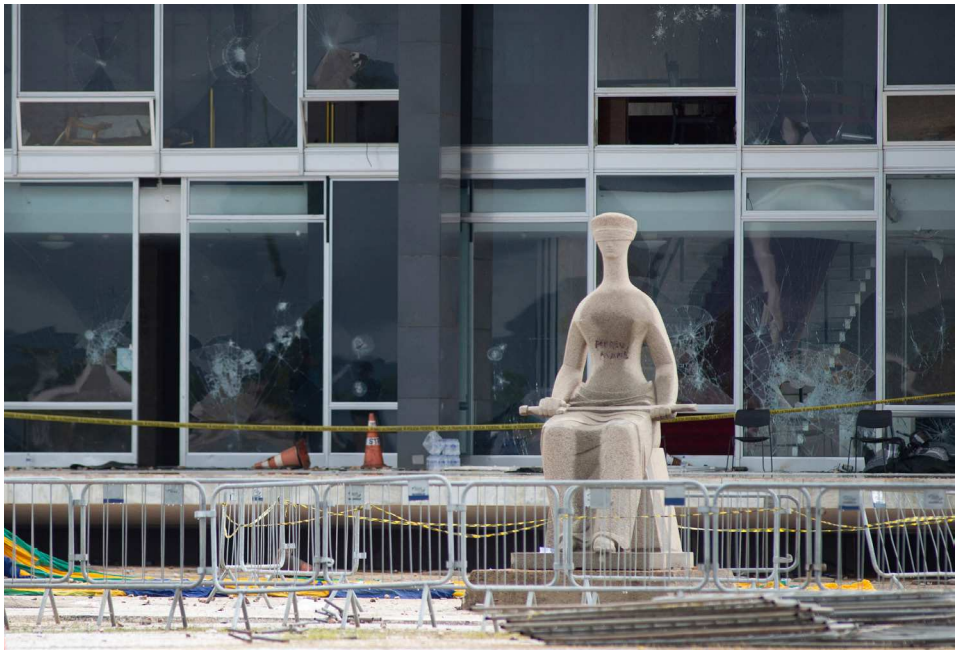
FRANÇOIS SALMERON

BRÉSIL

L'art vandalisé lors de l'assaut bolsonariste

Dimanche 8 janvier, les partisans de l'ancien président Jair Bolsonaro ont envahi les édifices de la place des Trois-Pouvoirs, symbole de la démocratie brésilienne, qui regroupe le palais du Planalto (siège de la présidence), le Congrès national et le Tribunal suprême fédéral. Construits par Oscar Niemeyer, ces trois bâtiments constituent des joyaux de l'architecture moderne, reconnus comme tels par le classement de la capitale brésilienne au patrimoine mondial de l'humanité par l'UNESCO en 1987. Outre les innombrables vitres brisées, ce sont aussi des pièces de mobilier et des œuvres d'artistes modernistes brésiliens, ou offertes au Brésil par des pays étrangers, qui ont été fortement endommagées. L'Institut du patrimoine historique et artistique national du Brésil (IPHAN) assure dans un communiqué qu'une expertise sera menée prochainement pour « *évaluer les besoins de restauration* ». Parmi les œuvres fortement touchées figure la statue de *La Justice,* sculptée en 1961 par le Brésilien Alfredo Ceschiatti et aujourd'hui taguée de l'inscription « Perdeu, mané » (tu as perdu, pauvre con), en référence à une expression utilisée par un juge de la Cour suprême, Luís Roberto Barroso, pour s'adresser à un bolsonariste qui l'interpellait sur la fiabilité des urnes électroniques en novembre, après la défaite de Jair Bolsonaro au second tour de la présidentielle. Dans l'enceinte du Palais présidentiel, le tableau *Les Mulâtres* (1962) du peintre Emiliano Di Cavalcanti a été « *troué à sept reprises* » à coups de couteau, selon la Présidence, qui indique une valeur « *estimée à 8 millions de réais (environ 1,4 million d'euros)* ». Également fortement dégradée, une pendule fabriquée par Balthazar Martinot, horloger de Louis XIV, a été retrouvée au sol, son coffre marron et doré très abîmé et un trou béant à la place du cadran. Il s'agissait d'un cadeau de la cour du Roi-Soleil à la couronne portugaise, apporté par le roi João VI au Brésil en 1808, quand il avait fui Lisbonne à l'approche des troupes napoléoniennes. La seule autre pendule de ce type réalisée par l'horloger se trouve au château de Versailles. Elle fait la moitié de la taille de celle endommagée, dont la restauration est considérée comme « très difficile » par Rogerio Carvalho, responsable du patrimoine des Palais présidentiels.

JORDANE DE FAŸ (AVEC AFP)



L'œuvre endommagée intitulée *La Justice* (1961) de l'artiste Alfredo Ceschiatti devant le Tribunal suprême fédéral du Brésil.

© Photo Andressa Anholete/AFP.

En haut :

Le tableau vandalisé de l'artiste Emiliano di Cavalcanti, au palais du Planalto à Brasilia, le 9 janvier 2023.

© Photo Carl de Souza/AFP.

Richard Birkett.
© DR.

ROYAUME-UNI

Richard Birkett à la direction de Glasgow International

La Biennale d'art contemporain écossaise, dont la prochaine et 10e édition se tiendra en juin 2024, sera pilotée par le curateur et écrivain Richard Birkett, qui succède à Richard Parry. Né en 1976 à Wolverhampton (Angleterre), Richard Birkett étudie les beaux-arts à la Slade School of Fine Art et au Goldsmiths College. Il démarre sa carrière au Whitechapel Project Space, qu'il dirige pendant six ans, en parallèle de l'organisation d'évévenements à la Serpentine Gallery. En 2010, il s'installe à New York comme curateur à Artists Space jusqu'en 2017, et y présente une série d'expositions – Julie Ault, Bernadette Corporation, Lukas Duwenhögger, Aaron Flint Jamison, Laura Poitras, Hito Steyerl… En 2017, il est nommé conservateur en chef à l'Institute of Contemporary Arts (ICA) de Londres, qui lui doit entre autres les expositions dédiées à Forensic Architecture, Counter Investigations et Cameron Rowland, ainsi que les rétrospectives des artistes Julie Becker et Kathy Acker. Richard Birkett a également été commissaire dans des institutions internationales, telles que le MoMA PS1 et White Columns à New York, mumok à Vienne, Yale Union à Portland, et le musée national du Kosovo à Pristina. Membre du jury du Turner Prize 2020, enseignant dans diverses universités en Europe et aux États-Unis, membre du conseil d'administration de l'organisation militante Working Artists and the Greater Economy (W.A.G.E.) basée à New York, il est l'auteur de plusieurs livres (*Bernadette Corporation: 2000 Wasted Years* (2013), *Tell It To My Heart - Collected by Julie Ault* (2015), *Donald Rodney: Autoicon* (à paraître en 2023). Résidant à Glasgow depuis 2020, Richard Birkett explique : « *La ville et sa scène artistique ont toujours été des points de repères pour moi. Je me réjouis d'apprendre à connaître de plus près et de travailler avec les institutions et artistes de la ville pour développer le festival. Pour 2024, je souhaite mettre l'accent sur des projets et collaborations au croisement entre local et global, que la Biennale porte depuis sa naissance et qui caractérise la scène artistique de Glasgow depuis plus d'un siècle.* »

JORDANE DE FAŸ

glasgowinternational.org

FOIRES

À Singapour, 3 ans d'attente pour ART SG

On avait annoncé dès juillet 2018 son arrivée, mais son lancement initial, prévu en 2019, avait été repoussé à plusieurs reprises. Sa première édition se tiendra enfin du 12 au 15 janvier, quatre journées au cours desquelles ses organisateurs espèrent attirer environ 40 000 visiteurs. Avec la présence de 160 galeries (une participation deux fois plus élevée que celle annoncée en 2018-2019) réparties sur deux étages, pour une superficie totale de 30 000 m² au sein du centre des expositions du Marina Bay Sands, la foire ART SG s'annonce comme la plus importante en Asie du Sud-Est. Gagosian, Perrotin, Lehmann Maupin, Pearl Lam, Thaddaeus Ropac, Templon, White Cube, Almine Rech, David Zwirner ou Karsten Greve sont au nombre des exposants, venus de 30 pays. En plus de la section réservée aux galeries établies, « Focus » propose des mises en lumière sur des solo shows et des sélections thématiques. Les galeries totalisant moins de six ans d'existence seront réunies sous la bannière « Futures », tandis que le secteur « Reframe » sera réservé à celles qui font la part belle aux technologies numériques. Installations immersives, réalité augmentée ou virtuelle, NFT, projection de films viendront s'ajouter à l'offre. Une conversation entre Hans Ulrich Obrist et le photographe Hiroshi Sugimoto, et une série de discussions menées par Cosmin Costinas, directeur artistique de la Biennale de Sydney 2024, figurent également au programme. ART SG ambitionne de s'imposer comme le point de rencontre pour les collectionneurs de la région. Pour Magnus Renfrew, cofondateur du salon, Singapour possède « *l'un des paysages culturels les plus dynamiques au monde* ». Celui qui avait contribué à faire naître Art Basel à Hong Kong et Taipei Dangdai ne semble pas seul à le penser. MCH Group, organisateur d'Art Basel, qui avait cédé ses parts d'ART SG en 2018, a racheté l'an dernier la même participation de 15 %.

Ci-contre : Magnus Renfrew et Shuyin Yang cofondateurs du salon ART SG.
© ART SG.

ELODIE PALASSE-LEROUX

artsg.com

En bas : La foire ART SG se tiendra du 12 au 15 janvier au sein du centre des expositions du Marina Bay Sands de Singapour.
© Marina Bay Sands.

Villa Kujoyama : 30 ans de résidences d'artistes

Villa Kujoyama, Kyoto.
© Kenryou Gu.

Ci-dessous :
Espace de résidence à la Villa Kujoyama, Kyoto.
© Kenryou Gu.

Accueillant une quinzaine de résidents par an, la Villa Kujoyama a soutenu depuis son ouverture plus de 400 créateurs.

PAR MARINE LEFORT – CORRESPONDANCE DE KYOTO

Perchée sur la colline d'Higashiyama, la Villa Kujoyama surplombe Kyoto, ville touristique accueillant 2 500 temples bouddhistes et sanctuaires shintoïstes. L'actuel bâtiment se trouve à l'emplacement du premier Institut franco-japonais de la région du Kansai construit en 1927, puis abandonné dès 1936. C'est à partir de 1989 que deux phases de travaux, financés respectivement par Pierre Bergé et par la fondation Bettencourt-Schueller, ont permis la construction du nouvel édifice. Disciple de Le Corbusier, l'architecte Katō Kunio a pensé les plans du bâtiment comme une synthèse des deux cultures. Les grandes ouvertures vitrées permettent à l'imposante structure en béton gris de profiter de son environnement verdoyant.

Le club des six

Chaque année, six résidents sont hébergés simultanément et reçoivent un pécule mensuel de 2 100 euros. « *Cette résidence est une occasion unique d'avoir une période de recherche en tissant des liens entre la France et le Japon sans*

« Cette résidence est une occasion unique d'avoir une période de recherche en tissant des liens entre la France et le Japon sans aucune contrainte de résultat. »

SÉBASTIEN DESPLAT, ACTUEL RÉSIDENT EN DE LA VILLA KUJOYAMA.

© Villa Kujoyama.

aucune contrainte de résultat », nous explique avec enthousiasme Sébastien Desplat, actuel résident. *Je suis éditeur, graveur et imprimeur d'art, et pendant ma résidence je me suis formé au procédé de gravure sur bois japonaise, le* moku hanga *auprès des derniers maîtres vivants.* » Certains projets de résidences sont aussi portés par des duos franco-japonais : « *Ma résidence en 2018 m'a permis de collaborer avec le danseur Takao Kawaguchi que j'avais rencontré plusieurs années auparavant* », indique l'artiste Emmanuel Guillaud.

Penser à l'après-résidence

Nouvelle directrice depuis septembre 2022, Adèle Fremolle a été précédemment directrice adjointe du FRAC Grand Large à Dunkerque puis directrice déléguée à la Condition Publique à Roubaix. Tous les projets sur lesquels elle a travaillé ont un lien fort avec leur territoire et son programme pour la Villa Kujoyama ne fait pas exception. « *Nous cherchons à renforcer les liens et à créer des dialogues localement, mais aussi avec les anciens résidents et nos partenaires. À partir de mars, une fois par mois, il y aura des* open studios *et des scènes ouvertes aux anciens résidents.* » Un des enjeux pour les équipes qui accompagnent les résidents est « *de diversifier l'après-résidence avec*

Emmanuel Guillaud,
I'll lick the fog off your skin,
2019, chorégraphie, performance, projection, Collection Lambert Avignon.
Emmanuel Guillaud.

« Nous cherchons à renforcer les liens et à créer des dialogues localement, mais aussi avec les anciens résidents et nos partenaires. »

ADÈLE FREMOLLE, DIRECTRICE DE LA VILLA KUJOYAMA.

© Villa Kujoyama.

des partenariats et de trouver des lieux de production dans la continuité de la résidence de recherche », poursuit la directrice. « *L'accompagnement de résidence ne s'arrête pas le jour où l'on quitte le Japon*, confirme Laurel Parker, résidente en binôme avec Paul Chamard en 2019. *Nous avons bénéficié d'une aide à la production pour notre installation au festival Viva Villa à la Collection Lambert en 2020 et d'un accompagnement pour réaliser notre installation* Inside Outside *au musée de la Chasse et de la Nature en 2022.* »

Fondation Bettencourt-Schueller : la moitié du budget

Lors de son inauguration en 1992, la Villa Kujoyama a été la première résidence pour les créateurs français en Asie et la troisième résidence gérée par le réseau de l'Institut français, la première étant la Villa Médicis à Rome, la deuxième la Casa de Velázquez à Madrid. Depuis, la Villa Albertine aux États-Unis, inaugurée en 2021, forme un quatuor. Malgré une période de fragilité financière mondiale, les budgets de la Villa Kujoyama n'ont pas été impactés par la crise du Covid. La moitié des financements publics provient de l'Institut français et de l'Institut français du Japon ; l'autre moitié d'un financeur privé : la fondation Bettencourt-Schueller. « *Suivant les années, notre soutien oscille entre 370 000 et 400 000 euros,* indique Hedwige Gronier, qui y est responsable du mécénat culturel. *Et le budget global de la Villa Kujoyama se situe entre 760 000 et 800 000 euros par an* ». Bonne nouvelle, la résidence nippone n'a pas de souci financier à se faire pour les prochaines années « *La fondation Bettencourt-Schueller a signé une convention de 2021 à 2026 pour un montant de 1,989 million d'euros.* »

villakujoyama.jp

Laurel Parker, Paul Chamard, *Inside Outside*, installation.

© Louise Quignon Hans Lucas (la double image).

« L'accompagnement de résidence ne s'arrête pas le jour où l'on quitte le Japon. »

LAUREL PARKER, RÉSIDENTE EN BINÔME AVEC PAUL CHAMARD EN 2019.

Urgence écologique et jeunes générations

Organisée par *Le Quotidien de l'Art*, la 4e édition de la conférence sur le marché de l'art a réuni plus de 350 acteurs du secteur le 6 décembre dernier au Centre Pompidou. Cinq tables rondes, des keynotes et un start-up village destinés aux professionnels du monde de l'art permettaient de comprendre et d'anticiper les transformations du marché. Retour en trois temps sur cette journée d'échanges et de rencontres. Aujourd'hui : les temps forts des deux premières tables rondes.

PAR JORDANE DE FAŸ ET JADE PILLAUDIN

4e édition de The Art Market Day, le 6 décembre 2022 au Centre Pompidou.
© Photo Yann Castanier.

En bas : Fabrice Bousteau (Beaux Arts & Cie) et Victoria Siddall (Frieze, Gallery Climate Coalition).
© Photo Yann Castanier.

Donnant le coup d'envoi, une conversation entre Victoria Siddall (Frieze, Gallery Climate Coalition) et Fabrice Bousteau (Beaux Arts & Cie) a introduit les thématiques abordées tout au long de la journée. En premier lieu : l'écologie. Après avoir été à la tête de la foire Frieze, Victoria Siddall a cofondé il y a deux ans la Gallery Climate Coalition (GCC), qui réunit 800 membres dans 20 pays, dont 300 galeries, 120 institutions, des maisons de vente, des foires, des organisations à but non lucratif, et plus de 100 artistes, autour d'un objectif commun : réduire de 50 % les émissions de carbone en 2030, conformément à l'accord de Paris, et tendre vers le zéro déchet. « *Nous avons réalisé que l'élément crucial pour réduire les émissions est d'abord de pouvoir les mesurer,* explique Victoria Siddall. *La première chose que nous avons construite est*

donc un calculateur de carbone qui se trouve sur le site web. La grande majorité des émissions des acteurs de l'art proviennent du transport d'œuvres. Nous travaillons actuellement sur des guides et ressources dédiés aux galeries, artistes et musées pour les conseiller en tout ce qui concerne les voyages, le transport, l'édition, le numérique, l'énergie des bâtiments... La majorité de notre attention est focalisée sur l'éducation en matière de transport maritime, en faisant pression sur les industries du transport maritime et les assurances pour rendre les tarifs maritimes plus accessibles aux galeries. » La discussion a également touché à la question de la viabilité des foires, dont l'empreinte écologique n'est pas négligeable. Face à des questions encore sans réponses que se posent les acteurs du marché, Victoria Siddall a expliqué : « *Je pense que pendant le Covid, de nombreuses galeries se sont demandé si les foires d'art étaient vraiment nécessaires. Certaines galeries pensaient : "Nous pouvons vendre en ligne, faire le même travail sans voyager, ce ne sera plus jamais comme avant". Mais il a été intéressant de voir les foires revenir en force. La demande est plus forte que jamais. Nous avons besoin de voir l'art et les gens en personne. Se réduire à un modèle de foires plus petites et locales n'est pas pensable non plus. S'il n'y avait que Frieze et Bâle, des centaines de galeries dans le monde n'auraient pas l'occasion d'exposer. Beaucoup de découvertes sont faites dans les petites foires. La diversité est essentielle.* »

Marguerite Courtel (cofondatrice du collectif Les Augures), Fanny Legros (cofondatrice de Plinth et fondatrice de Karbone Prod), Christophe Piette (directeur général de Chenue), Guillaume Piens (directeur de la foire Art Paris), et Jocelyn Wolff (fondateur de la galerie éponyme).

© Photo Yann Castanier.

En haut : 4e édition de The Art Market Day, le 6 décembre 2022 au Centre Pompidou.

© Photo Yann Castanier.

Transition écologique : le marché en action

Suivant cette discussion d'introduction, la première table ronde était centrée sur l'écologie. Modérée par Marguerite Courtel, cofondatrice du collectif d'experts du monde de l'art et de l'économie circulaire Les Augures, qui accompagne et conseille les acteurs culturels dans leur transition écologique, elle réunissait Fanny Legros (cofondatrice de Plinth et fondatrice de Karbone Prod), Guillaume Piens (directeur de la foire Art Paris), Christophe Piette (directeur général de Chenue) et Jocelyn Wolff (fondateur de la galerie éponyme). Ils ont abordé la question de la soutenabilité et des limites du marché de l'art face aux problématiques engendrées par la crise climatique, et esquissé des solutions pour réduire l'impact carbone du marché, notamment en ce qui concerne le transport et l'organisation de foires.

« *Nous sommes dans une période inflationniste, et le marché de l'art y sera forcément confrontré. On sait que la Commission européenne travaille sur de nouvelles taxations, des avions notamment. Il est certain qu'un durcissement des réglementations et des contraintes économiques sont à prévoir. Les catastrophes naturelles sont de plus en plus importantes, cela engendre des coûts qui vont aussi se répercuter sur les assurances* », note Fanny Legros, qui a conseillé entre autres Art Paris dans la réduction de son empreinte carbone. « *Nous avons analysé les impacts directs : ceux liés à la production,*

l'installation, la désinstallation de la foire… Avec des données récoltées sur deux ans (2021 et 2022), nous avons pu comparer et montrer qu'avec une bonne analyse en amont, on peut réduire en aval les impacts. Les déchets de la foire ont été réduits de 40 %, grâce au remploi du coton gratté en isolant pour le BTP, au remploi des moquettes, des plinthes, au passage d'halogènes à des LEDs (baisse de 37 % de la consommation énergétique). » Ce à quoi Guillaume Piens a ajouté : « *Nous avons également dû revoir nos services : les voitures étaient électriques, les bouteilles en plastique ont été bannies, les coupes de champagne fabriquées en amidon de maïs recyclé. Et ce n'est que le commencement. En 2023, nous allons former et sensibiliser davantage nos équipes, rechercher de nouveaux matériaux pour remplacer le coton gratté, et repenser la mobilité des publics et des exposants avec des systèmes de navettes et de mutualisation des transports.* » Parmi les éléments clés d'une foire, le transport des œuvres est coûteux en empreinte carbone. « *Avant de maigrir, il faut se peser. L'entreprise Chenue est très ancienne et intervient dans toutes les étapes du transport d'art – nous avons au total 100 000 m² de stockage,* a expliqué Christophe Piette. *Nous avons d'abord calculé notre bilan carbone – en 2021, 15 600 tonnes de CO2 –, puis commencé par une analyse du cycle de vie sur trois types d'emballages : caisse standard, ISO et simple tamponnage. L'idée est de revenir à des pratiques plus éco-responsables en aidant nos clients à prendre les bonnes décisions grâce à des données concrètes que nous pouvons leur présenter. Quand on fait un Paris-Paris par exemple, un tamponnage suffit. Un élément de succès est de savoir comment vous embarquez vos collaborateurs dans cette aventure* ». Un avis partagé par le galeriste Jocelyn Wolff : « *La dimension collective est importante, car c'est difficile pour une petite structure de gérer tout. Les associations professionnelles de galeries doivent s'engager dans des groupes de travail. À l'échelle individuelle d'une galerie, il s'agit de repenser la production d'œuvres. Notre relation avec les artistes est au cœur de notre pratique et nous devons demander : est-ce qu'on accepte de mettre au monde telle œuvre ? Est-ce qu'elle a une qualité suffisante pour être conservée jusqu'à la nuit des temps ? Car un objet d'art doit être extrêmement durable, et il ne faut pas oublier que ce n'est pas parce qu'un artiste parle d'écologie que cela reflète un engagement. Une autre chose clé est d'avoir une personne responsable exclusivement de la mise en pratique des bons gestes à la galerie. Une sorte de veille permanente, essentielle pour avancer sur la question écologique au quotidien.* »

Alison Moss (journaliste et cheffe de rubrique au *Quotidien de l'Art*), Emmanuel Tibloux (directeur de l'EnsAD) et Everette Taylor (ex-Chef Marketing Officer d'Artsy, PDG de Kickstarter).
© Photo Yann Castanier.

En haut : 4e édition de The Art Market Day, le 6 décembre 2022 au Centre Pompidou.
© Photo Yann Castanier.

Comment millennials et génération Z bouleversent le marché

Modérée par Alison Moss (journaliste et cheffe de rubrique au *Quotidien de l'Art*), la seconde table ronde de la matinée a été l'occasion pour Emmanuel Tibloux (directeur de l'EnsAD) et Everette Taylor (ex-Chef Marketing Officer d'Artsy, PDG de Kickstarter)

4e édition de The Art Market Day, le 6 décembre 2022 au Centre Pompidou.

© Photo Yann Castanier.

d'apporter leurs points de vues respectifs, des deux côtés de l'Atlantique, sur la diversité des profils de deux générations aux préoccupations singulières, artistes, collectionneurs, ou les deux à la fois : les millennials, nés entre 1984 et 1996, et la génération Z, née entre 1996 et 2010. Tandis que le rapport sur le marché de l'art Art Basel 2021 a défini les collectionneurs millennials comme les plus dépensiers en matière d'art en 2020 (30 % ayant dépensé plus d'un million de dollars en art, avec une dépense moyenne de 228 000 dollars), et que les collectionneurs de la génération Z ont dépensé plus de 30 % de leur valeur nette pour acheter de l'art, quelles sont leurs motivations en tant que nouvelles parties prenantes du marché ? Comment les artistes, eux, cherchent aujourd'hui à se positionner ?

« *Aujourd'hui, la jeune génération d'artistes se retrouve dans une situation paradoxale*, observe Emmanuel Tibloux *: s'ils sont conscients que choisir une école d'art va les aider à se positionner sur le marché post-diplôme, d'autres estiment que leur travail ne se prête pas au marché. Certains sont tentés par l'idée de court-circuiter le système, de s'autoproduire complètement, à la manière du groupe de rap PNL. Les galeries ne sont plus le seul endroit où les artistes veulent s'épanouir... Il est donc fondamental de développer des espaces intermédiaires, via des figures de passeurs et d'éclaireurs faisant le lien entre le marché et la jeune scène : des dispositifs comme « 100 % l'Expo » à la Villette, le Salon de Montrouge ou Un dimanche à la galerie ont déjà commencé ce travail.* » Pour Everette Taylor, les galeries attirent toujours la génération Z, mais la voie de l'indépendance, facilitée par l'avènement des réseaux sociaux et de plateformes comme Artsy ou Artnet, attire de plus en plus des jeunes créateurs ne supportant plus les rapports de domination et la pression induite par le marché. Séduits par des collaborations avec des institutions ou des marques, ils en définissent eux-mêmes les cadres, endossant parfois le rôle de curateur en montant leurs propres expositions. « *Le marché de l'art tient fort à sa réputation d'industrie la plus secrète du monde. La génération Z, elle, a de nouvelles attentes : elle veut davantage de transparence. Le monde de l'art ne paie pas bien, ce sont de longues heures, les gens se font intimider... La nouvelle génération ne va pas accepter cela.* ». Un avis partagé par Emmanuel Thibloux : « *S'il y a un affect qui caractérise la nouvelle génération, c'est vraiment l'empathie. C'est à partir de cette position que la jeunesse ne supporte plus la maltraitance. Se pose la question de l'exemplarité pour répondre à cette forme d'empathie. Sincérité, aussi, au moment des engagements. De quelle forme d'empathie le marché est-il capable ? Je pense qu'il n'y a pas d'avenir possible pour un marché qui soit en prise des jeunes générations si les acteurs ne se posent pas cette question.* » Très sensibles à la crise climatique et énergétique, impactés par la hausse des coûts des matières premières, les acteurs des nouvelles scènes sont aussi préoccupés par leurs conditions de création : « *Beaucoup de jeunes artistes ont conscience que le modèle de l'expérimentation, modèle de modernité se fondant sur un rapport aux ressources infinies, n'est plus possible car pour la première fois, les conditions de vie sur terre sont de plus en plus dégradées.* », observe Emmanuel Thibloux. Ces sensibilités infusent également les choix des jeunes collectionneurs : les Gen Z, moins argentés que leurs aînés millennials, « *achètent plus au coup de cœur*, selon Everette Taylor. *Ils vont soutenir des artistes qu'ils aiment pour leur style, leur engagement dans une cause particulière, qu'elle soit écologique, antiraciste ou féministe. Les achats des millennials sont beaucoup plus guidés par les tendances du marché, qui parfois s'emballe très vite pour les jeunes artistes, et met les collectionneurs sous pression. Pour les millennials plus fortunés, il s'agit surtout de jouer le jeu de l'acheteur et d'investir avant que les prix ne s'envolent trop !* ». Dans un marché toujours plus dominé par la spéculation, Emmanuel Tibloux considère qu'un repositionnement est possible pour soutenir les jeunes artistes : « *Le marché pourrait aller plus loin dans les initiatives vertueuses, en s'inspirant par exemple de ce qui se passe dans le milieu du football professionnel, où la FFF reverse une partie des droits télé à l'ensemble des clubs amateurs. On pourrait imaginer un modèle où les galeries verseraient leurs taxes d'apprentissage aux écoles d'art, de telle sorte que le marché contribue à la formation des artistes dont il a besoin pour tourner.* ».